

*Les amours
défendues*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les amours défendues / Michèle B. Tremblay

Nom : Tremblay, Michèle B. (Michèle Bergeron), 1953- , auteure

Identifiants : Canadiana 20230082726 | ISBN 9782897839222

Classification : LCC PS8639.R453885 A62 2024 | CDD C843/.6-dc23

© 2024 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Luc Normandin

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

M I C H È L E B .
TREMBLAY

*Les amours
défendues*

Juliette et Joseph



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Des lueurs de liberté

1. *Une vie à construire*, 2021
2. *Une œuvre à vivre*, 2022

L'espoir des Bergeron

1. *Un bel avenir*, 2016
2. *La crise*, 2017
3. *L'héritage*, 2017

*À la mémoire de tous les religieux et religieuses
du Québec qui ont dû un jour défroquer afin
de pouvoir vivre en toute authenticité.*

Ce roman est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des faits et des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence. Par souci d'exactitude historique, le nom des évêques mentionnés a toutefois été respecté.

1

Chicoutimi, 23 mai 1949

La journée allait être magnifique. Le soleil du matin illuminait déjà de ses rayons les bourgeons dont l'éclosion, encore une fois cette année, s'était fait désirer jusqu'à la fête de la Reine. Comme d'habitude, malgré de beaux jours printaniers remplis d'espoir au début du mois, plusieurs nuits sous le point de congélation avaient retardé la venue du beau temps dans cette petite ville de Chicoutimi longtemps considérée comme la reine du nord.

Debout sur la large galerie devant la pension qu'elle tient rue Sainte-Famille, en robe de chambre, les pantoufles aux pieds, Juliette ferme les yeux et laisse le chaud soleil matinal baigner son visage de lumière au son des corneilles qui croassent à qui mieux mieux dans les arbres tout autour. La nuit n'a pas été facile. Sa mère, Rita Villeneuve, quatre-vingt-un ans, souffre depuis des mois sans trop se plaindre d'une douleur au ventre. Elle a fait appel à leur fidèle médecin depuis toujours, le docteur Eugène Tremblay, chirurgien en chef de l'hôpital de Chicoutimi, qui n'a jamais abandonné sa pratique à domicile pour certains malades. «Malheureusement pas opérable», a-t-il diagnostiqué après un minutieux examen. Difficile également de soulager ses douleurs. Dans les derniers jours, la situation s'est dégradée. À plusieurs reprises, Juliette a dû se lever pour aider sa mère à aller aux toilettes, boire un peu

d'eau, prendre une pilule censée atténuer ses souffrances, remettre de l'eau chaude dans sa bouillotte, la recoucher. Elle se sent triste et révoltée de voir la personne qu'elle aime le plus au monde s'en aller vers la mort sans qu'elle puisse faire quoi que ce soit pour l'en empêcher.

Juliette ouvre les yeux et regarde devant elle le gazon jauni qui commence à reverdir par endroits. Elle respire l'air tiède qui lui apporte par bouffées de fraîches odeurs de terre humide. À trente-huit ans, ayant vécu un seul grand amour malheureusement sans issue, Juliette ne s'est jamais mariée. Considérée par tout le monde comme une vieille fille, elle s'estime sans fausse modestie l'égale de n'importe quelle femme sur terre. Pourquoi en serait-il autrement? N'est-ce pas elle qui a converti en pension la maison familiale à la mort de son père, Achille Villeneuve, quinze ans plus tôt? N'est-ce pas elle surtout qui a fait prospérer de main de maître la renardière du chemin Saint-Thomas que lui a aussi léguée son père, un bâtiment alors en piteux état et qu'aucun de ses frères ne voulait? Elle avait quadruplé l'élevage de renards roux et s'était mise à vendre la fourrure chez certains fourreurs de Québec. Non, vraiment, ce n'est pas parce qu'elle n'a pas élevé d'enfant qu'elle est moins femme pour cela.

Juliette passe une main dans ses longs cheveux roux qu'elle rabat lentement derrière la tête. Aujourd'hui, 23 mai, est une date qu'elle n'oubliera jamais. Elle ne peut s'empêcher de songer à son petit bébé qu'elle n'a jamais vu et qu'elle a dû abandonner à Québec lorsqu'elle avait dix-neuf ans. *Pourquoi, mon Dieu, pourquoi?* soupire-t-elle une fois de plus, l'âme tout appesantie par le poids des souvenirs tant de fois ressassés qu'elle n'a jamais pu effacer de sa mémoire malgré tous ses efforts. Appuyée à la rambarde, elle revit en accéléré les durs

instants de l'accouchement et du déchirement inhumain qu'elle a vécu lorsqu'on ne lui a pas même permis de voir son enfant. *Mais à quoi bon se morfondre ?* se dit-elle en redressant les épaules. Domptant sa peine comme elle a dû apprendre à le faire depuis longtemps, elle marche vers la porte qu'elle ouvre d'un mouvement vif et pénètre dans la maison, laissant sa tristesse derrière elle. Elle a tant à faire.

Dans la cuisine, elle retrouve Arthur Maltais, son plus vieux pensionnaire, un veuf sans enfant, dans la jeune soixantaine, homme à tout faire, honnête et consciencieux, qui effectue l'entretien et les réparations nécessaires à la pension et à la renardière. Assis à la table, il sirote son café en attendant le déjeuner qu'Alice Brassard, dix-huit ans, jeune servante débrouillarde et pleine de talents, s'affaire à lui préparer. Juliette s'estime chanceuse d'avoir sous son toit deux personnes aussi travaillantes que ces deux-là. Celui qu'elle appelle encore maintenant M. Maltais demeure avec eux depuis dix-huit ans. Elle a une entière confiance en lui. Quant à Alice, dont la famille vit à l'Ascension-de-Notre-Seigneur au Lac-Saint-Jean, elle vit à l'année à la pension depuis près de deux ans. Elle a maintenant la charge de plusieurs tâches qu'effectuait jusqu'à ce qu'elle tombe malade la mère de Juliette. En plus du ménage et de l'entretien, elle s'occupe également de faire la plupart des repas pour les trois pensionnaires qui habitent à la pension. La voyant débordée, craignant de la perdre, Juliette a engagé une femme de ménage pour l'aider une ou deux fois par semaine à faire le gros ouvrage. Elle devra tout de même penser à la remplacer, car Alice est fiancée depuis Noël avec un jeune homme de Saint-Cœur-de-Marie avec qui elle doit se marier au mois d'octobre prochain, avant que la neige arrive.

Voyant l'air quelque peu débraillé de Juliette qui habituellement se montre le matin sous un meilleur jour, M. Maltais se doute que la nuit a été courte et mouvementée. Il lui demande comment va sa mère.

— Elle s'est assoupie seulement vers quatre heures ce matin, répond la jeune femme, laconique.

Comme pour s'excuser de n'être pas habillée ni coiffée, elle ajoute :

— J'ai pas osé trop bouger dans la chambre en me levant, vous comprenez, je voulais la laisser dormir.

Il faut dire qu'après la mort de son père, Juliette n'a conservé qu'un petit boudoir au rez-de-chaussée, ayant transformé le grand salon double en deux chambres pour elle et sa mère, une simple draperie faisant office de séparation entre les deux, leur laissant peu d'intimité.

Arthur Maltais comprend très bien, oui. Il pince les lèvres tristement afin de cacher sa peine. Depuis qu'il vit à la pension Sainte-Famille, M^{me} Villeneuve est devenue comme une seconde mère pour lui. Il avait quarante-trois ans lorsqu'il l'a connue. Sa femme venait de mourir de la tuberculose. Il l'avait soignée de son mieux, des jours et des jours sans pouvoir se présenter à l'ouvrage. À sa mort, il s'était retrouvé tout fin seul, sans enfant et sans emploi. C'est alors que M. Villeneuve lui avait donné un peu de travail à la renardière et que le couple l'avait hébergé et traité comme s'il avait été l'un des leurs.

Brisant l'atmosphère feutrée de la cuisine, des bruits de pas dans l'escalier leur rappellent que deux jeunes hommes vivent dans les chambres à l'étage.

— Bonjour tout le monde ! s'exclame joyeusement le jeune Jean-Louis Villeneuve, neveu de Juliette.

Jean-Louis est le fils du frère aîné de Juliette, René, cinquante-trois ans, qui exploite avec sa femme, Rose-Anna Tremblay, à L'Anse-Saint-Jean dans le Bas-Saguenay, une grosse ferme laitière, héritée de ses beaux-parents. Il a dix-huit ans et fréquente le séminaire. Il achève Philo 1, tout comme son meilleur ami, Léo Gendron, dont la famille demeure elle aussi à L'Anse-Saint-Jean. Les deux jeunes hommes passent la semaine à Chicoutimi pour leurs études et retournent assez souvent le vendredi soir dans leur patelin. Ils reviennent alors le dimanche en début de soirée. Tous les deux sont ambitieux et souhaitent aller à l'Université Laval à Québec après leur cours classique.

— Je vais aller voir comment va maman, déclare Juliette en s'éclipsant.

En entrant dans la chambre, elle entend le gémissement étouffé de sa mère.

— Je suis là, maman, je suis là, déclare-t-elle en s'avançant près du lit.

Rita essaie de se soulever sur les avant-bras pour parler, mais, trop faible, elle retombe sur son oreiller.

— Il faut que je te parle, murmure-t-elle tout de même d'une voix à peine audible.

Juliette s'assoit sur la chaise où elle passe une partie de ses nuits depuis quelques semaines. Elle approche le visage et tend l'oreille.

— Je t'écoute, maman, fait-elle d'une voix douce.

Rita Villeneuve a toujours été forte. Catholique pratiquante, bénévole pour la paroisse, mère de quatre enfants, dont trois fils qui ont bien réussi dans la vie et une fille arrivée douze ans après son dernier alors qu'elle ne l'espérait plus, elle a vécu toute sa vie avec courage et générosité. C'est ce qu'elle se dit en tout cas en se voyant rendue au bout de ses forces.

— Je voulais te dire, commence-t-elle... Je voulais te dire que j'ai toujours eu beaucoup de peine pour toi, pour ce qui t'est arrivé... Elle respire péniblement et poursuit : Je sais pas qui c'était ce garçon-là qui t'a mise enceinte, t'as jamais voulu nous le dire, à ton père pis à moi...

Incapable d'aller plus loin, elle gémit faiblement avant de poursuivre d'une voix de plus en plus faible :

— C'était injuste en tout cas. T'es une bonne fille. T'as toujours été une bonne fille. Tu méritais pas ça.

Émue, Juliette ne dit rien. C'est la première fois que sa mère revient sur ce triste secret qu'elles sont les seules à connaître depuis la mort du père. Elle sait sa chance d'avoir eu des parents compréhensifs qui ont tout fait pour cacher cette épreuve à la famille. Ils l'ont accueillie à la maison après son retour de Québec, anéantie, les bras vides, mais ils n'en ont jamais reparlé, faisant comme si toute cette histoire devait demeurer scellée hermétiquement à jamais. Que sa mère aborde le sujet ce matin, à cette date précise, alors qu'elle-même en a encore ressenti une telle réminiscence tantôt sur la galerie lui chavire le cœur.

— Voulais-tu me parler de ça ou y a-t-il autre chose ? demande la jeune femme, cherchant à dissimuler sa peine pour ne pas accabler sa mère déjà si mal en point.

Celle-ci ne répond pas. Elle ne bouge plus et semble avoir perdu connaissance.

— Maman ? fait Juliette, inquiète, en appuyant une main sur son bras.

La mère ouvre les yeux à demi, rassemblant ses dernières forces :

— Le prêtre, souffle-t-elle.

— Ben voyons, maman ! C'est bien que trop vite ! Tu vas pas mourir tout de suite !

— L'extrême-onction, tout de suite, insiste Rita avant de geindre douloureusement.

— Mais voyons...

La mère ne répond pas. Elle semble à moitié inconsciente. Juliette se lève, désespérée.

— Comme tu veux, maman, acquiesce-t-elle, sans savoir si celle-ci l'entend. Je vais faire venir le prêtre.

Après avoir téléphoné au presbytère, Juliette fait sa toilette sans s'attarder. Elle s'attache les cheveux en un chignon vite fait. Le miroir lui renvoie l'image d'une femme fatiguée, jolie tout de même avec ses grands yeux bruns bordés de cils roux, son nez droit et sa bouche aux lèvres pleines. Elle se poudre légèrement les joues et sourit mécaniquement avant de retourner à la cuisine.

— Il va falloir que vous alliez nourrir les renards et nettoyer les salles où logent les renardeaux tout seul ce matin, déclare-t-elle à Arthur Maltais.

Normalement, ils y vont ensemble et c'est elle qui s'occupe des plus jeunes, mais là, ce matin, ce n'est pas possible.

— C'est votre mère ? demande-t-il.

— Oui, je dois rester avec elle.

— Pas de problème, mademoiselle Juliette. Je m'occupe de tout.

— Je vais essayer de vous rejoindre cet après-midi. J'ai des livraisons à préparer et un tas de choses à prévoir pour l'été qui vient.

Elle se rend à la chambre de sa mère qui s'est endormie. Ne voulant pas rester à ne rien faire en attendant le prêtre, elle décide de monter aider Alice à nettoyer les chambres. Il y en a quatre à l'étage pour les pensionnaires plus une cinquième, celle d'Alice, située directement au-dessus de la cuisine à laquelle elle est reliée par un étroit escalier en colimaçon. L'une des chambres est vacante depuis quelques semaines. Juliette a fait paraître une petite annonce dans les journaux. Elle devrait trouver preneur d'ici peu, la pension étant située à deux pas de la cathédrale et tout près du bureau de poste, de l'hôpital, de trois écoles et des principaux commerces du haut de la rue Racine.

Après un petit moment, elle entend résonner la sonnette d'entrée.

— Bon, continue toute seule, dit-elle à Alice. Je vais répondre, je sais ce que c'est.

— Pas de problème, mademoiselle.

Juliette descend l'escalier en vitesse et ouvre la porte, s'attendant à voir le vicaire qu'elle connaît bien.

— Je viens pour les derniers sacrements, lui dit une voix qu'elle n'ose reconnaître.

Elle regarde avec stupéfaction le prêtre qui se tient devant elle. Les bras ballants, l'air ahuri, lui-même la fixe, les yeux écarquillés.

— Juliette, balbutie l'homme en soutane.

— Joseph, c'est toi? demande-t-elle d'une voix éteinte.

— C'est moi, oui, répond Joseph Lajoie, le visage soudainement tout pâle.

Ébranlée, Juliette n'en croit pas ses yeux. Devant elle se tient le seul homme qu'elle ait jamais aimé de toute sa vie.

— Mon Dieu seigneur, fait-elle, les mains plaquées au visage, en reculant de quelques pas.

2

Se ressaisissant de son mieux, malgré l'intense émotion ressentie à la vue de son ancien amoureux, Juliette l'invite à entrer.

— C'est pour ma mère, balbutie-t-elle sans jeter un regard de plus à l'homme qui est devant elle. Suivez-moi, ajoutez-elle d'une voix plus forte, utilisant tout à coup le vouvolement comme pour créer une distance entre eux.

Ils se dirigent vers la chambre, l'un derrière l'autre. Juliette n'a pas le temps de penser. Le moment est solennel. Les explications viendront plus tard, si elles ont à venir. Pour l'instant, c'est Rita Villeneuve qui compte en premier. Elle a demandé les derniers sacrements et, par un hasard extraordinaire, c'est cet homme sorti des limbes du passé maintenant prêtre qui est venu sonner à la porte.

Investi de sa position cléricale, l'abbé Lajoie s'installe près de la malade. Il ouvre la boîte contenant le saint chrême, un mélange d'huile végétale et de parfums, avec lequel il oint la tête de la malade qui, dans un sursaut de lucidité, accepte de recevoir l'hostie consacrée qu'elle avale péniblement, le dos soutenu par sa fille qui l'aide à boire un peu d'eau. Après l'avoir bénie et ointe des pieds à la tête, l'abbé Lajoie la confie ultimement à l'infinie miséricorde divine.

— Merci, dit-elle en fermant les yeux, les mains jointes sur le ventre, un chapelet entre les doigts.

L'abbé Lajoie remet lentement les objets bénis dans son sac et se tourne vers Juliette qui ne s'occupe pas de lui. Elle s'adresse plutôt à sa mère :

— Je vais faire chauffer ta bouillotte, maman, et je reviens.

Juliette sort de la chambre, suivie de l'abbé Lajoie qui ne peut se résigner à quitter la maison sans avoir pu parler avec la seule femme qu'il ait jamais aimée et qu'il avait été obligé de quitter le cœur brisé. Il la suit dans la cuisine. Pendant que Juliette met de l'eau à bouillir, il tente de créer une brèche dans le mur de silence qu'elle lui impose par son attitude glaciale. Il cherche ses mots, mille questions lui venant dans la tête.

— Es-tu mariée ? finit-il par demander.

— Non, répond-elle.

Une fois l'eau à la bonne température, elle en verse une partie dans la bouillotte.

— Attends-moi ! dit-elle en reprenant naturellement le tutoiement. Je vais porter ça à maman.

Elle se dirige vers la chambre et trouve sa mère à moitié endormie.

— Tiens, maman ! Mets ça sur ton ventre, ça va te faire du bien.

Elle place une clochette sur le lit.

— Sonne si tu as besoin. Je suis juste à côté.

Avant d'aller retrouver Joseph dans la cuisine, Juliette demeure un moment immobile dans le passage. Elle est si étonnée de l'avoir revu. La surprise n'est pas tant qu'il soit prêtre. Elle l'a toujours su qu'il était entré dans les ordres. C'était l'explication qu'il lui avait donnée le dernier soir lorsqu'il avait rompu, en pleurant lui aussi, elle s'en souvient. C'était si triste. Son frère Roger, de deux ans son aîné, avait trouvé la mort dans les courants traîtres de la rivière du moulin. Il était destiné à la prêtrise et devait entrer au Grand Séminaire en septembre. On était presque à la fin du mois d'août. En panique, sa famille avait obligé Joseph à le remplacer pour la rentrée. Il fallait absolument un prêtre dans la famille. Ses tantes religieuses s'étaient mises à le harceler dès les funérailles de Roger et l'évêque, M^{gr} Charles Lamarche, s'en était mêlé. La famille devait donner un prêtre à l'Église pour services rendus. Il y avait bien un autre garçon dans la famille, mais Albert n'avait que quatorze ans. Il n'était pas question d'attendre jusqu'à sa majorité. Ainsi, les parents avaient forcé Joseph à obéir. Juliette n'avait pas tout compris, elle était si bouleversée, mais elle avait été bien obligée d'accepter, de se résigner en fait, malgré sa peine, ne sachant pas toutefois à ce moment-là qu'elle allait tomber enceinte de sa seule nuit d'amour. *Cela aurait peut-être changé quelque chose, s'était-elle souvent dit par la suite, mais à quoi bon. Il ne sait rien, se rappelle-t-elle. Le bébé, tout cela, rien. Et il ne le saura jamais.* Elle revient vers lui, se sentant plus forte.

— Veux-tu que je prépare du café ? demande-t-elle.

Sans attendre la réponse, elle prépare la cafetière.

— Et toi, demande-t-elle, comment ça se fait que c'est toi qui es venu ce matin ?

— Je viens d'être changé de paroisse. J'étais au Lac-Saint-Jean depuis mon sacerdoce, j'ai été vicaire plusieurs années à Saint-Félicien, puis transféré à Alma.

Juliette ne dit rien. Elle verse du café dans deux tasses, met le sucre et le lait sur la table et l'invite à s'asseoir.

— Tiens ! dit-elle en lui tendant une tasse.

— Merci, répond-il en s'asseyant. J'ai demandé à être transféré à Chicoutimi pour me rapprocher de mes parents qui vivent encore dans leur maison sur la côte de Réserve, explique-t-il. Mon père se meurt et c'est important pour moi d'être là pour maman.

— Je comprends ça.

Le silence s'installe dans la cuisine, chacun s'étant réfugié dans ses souvenirs. Juliette est troublée. Cet homme assis là, avec elle, dans sa cuisine, en soutane et en col romain, c'est son Joseph. Ça semble irréel. Il a vieilli, bien sûr, mais il est encore aussi séduisant, malgré ses lunettes et ses cheveux coupés très court. Comment pourrait-elle ne pas se souvenir de leur dernière soirée en amoureux ? Ce soir-là, elle l'avait invité à visiter la renardière. Ils se connaissaient depuis quelques mois et se fréquentaient en cachette, se rencontrant surtout dans un café du centre-ville, après avoir fait connaissance dans une association de jeunes catholiques sous la responsabilité de l'évêque lui-même. À cette époque, Juliette vivait seule avec ses parents depuis sept ans, ses trois frères ayant tous quitté la maison familiale pour se marier et fonder un foyer. Voyant sa santé décliner, son père s'était mis à lui déléguer de plus en plus de tâches à la renardière, et elle en était bien fière. C'est dans cet esprit qu'elle avait invité Joseph à l'y rejoindre, après souper bien sûr, puisque le jeune homme travaillait de jour

cet été-là. Elle voulait simplement lui faire visiter les installations. Mais était-ce la chaleur humide et l'odeur prenante des bêtes qui les avaient envoûtés à la brunante, ou le fait qu'ils étaient seuls tous les deux pour la toute première fois de leur vie ? N'était-ce pas plutôt la pleine lune qui se levait déjà à l'est et qui avait éveillé soudainement leurs sens ? Leur amour était si grand. Il débordait de partout. Sans se le dire, ils se voyaient déjà mariés pour la vie. C'était une question de mois pour qu'il fasse la grande demande à son père. Sans réellement se méfier de l'élan de désir imprévu qui avait embrasé leurs corps, ils s'étaient unis avec une prodigieuse intensité, s'échangeant à travers des milliers de baisers un serment d'amour rempli de promesses.

— Je t'ai jamais oubliée, murmure doucement Joseph en levant les yeux de son café.

— Moi non plus, s'entend dire Juliette, malgré elle.

Joseph pose les coudes sur la table et se prend la tête entre les mains.

— Comment j'aurais pu savoir que ce soir-là, à mon retour chez nous, le drame m'attendait ? déclare-t-il en se rappelant tout.

Il se revoit revenir à pied, monter sans aucun effort la côte Saint-Ange qu'il trouvait d'habitude si abrupte, tellement l'amour qui gonflait son cœur de bonheur lui donnait l'impression de ne plus toucher terre. Mais ses parents l'attendaient, sa mère en larmes, son père les lèvres si serrées qu'elles ne formaient plus qu'une mince ligne. « Roger est mort », avait-il compris à travers les cris éperdus que lançait sa mère.

— J'ai pas pu leur dire non. Ils se sont tous mis contre moi. Il fallait absolument que j'entre au Grand Séminaire.

— Pas besoin de te justifier, lance Juliette en secouant la tête.

— Pour une fois que je pouvais faire plaisir à mes parents, poursuit-il. J'ai pas eu le choix.

Il est vrai que Joseph avait toujours été le souffre-douleur de son père, un homme sévère et violent, et de son frère qui suivait son exemple. Roger était le préféré, un surdoué, petit phénix qui apprenait tout facilement, alors que lui subissait les frustrations et les déceptions de ses parents et de son frère de qui il mangeait également les coups. N'était-ce pas le pire coup, finalement, qu'il lui avait infligé en mourant, au moment même où il vivait le plus grand bonheur de sa vie ? L'obliger à renoncer à Juliette et à endosser un destin qui n'était pas le sien...

— Je comprends, je te dis, répète-t-elle en se mettant debout. C'est la vie qui est faite de même. On n'y peut rien.

Joseph se lève à son tour. Un sentiment étrange l'habite. Il voudrait se rapprocher d'elle, mais il ne le peut pas. Son engagement dans la prêtrise a été sincère, malgré tout. Il a la foi, et il veut respecter son Dieu. Mais tout de même, il sent un poids se déposer sur sa poitrine. Il lève les yeux au ciel, cherchant un appui...

— Bon bien, il faudrait que tu partes, annonce Juliette en tournant son regard vers le couloir. Je dois aller trouver maman.

— Il faut qu'on se revoie, murmure Joseph en faisant un pas vers elle, sa tasse vide à la main.

— Je ne sais pas, répond Juliette en s'emparant vivement du récipient.

Leurs doigts se touchent et c'est comme si une décharge électrique les avait traversés. Ils se regardent, impressionnés. Pourquoi n'écouteraient-ils pas leur cœur? Mais presque vingt ans ont passé. Juliette baisse les yeux. Elle dépose la tasse sur le comptoir, près de la sienne, et se retourne.

— À quoi ça servirait qu'on se revoie? demande-t-elle. Tu es prêtre.

Fébrile, Joseph insiste d'une voix douce :

— Il faut absolument qu'on se revoie, Juliette, au moins une fois.

— Je sais pas, bredouille-t-elle. Je vais y penser. Mais là, il faut que tu partes. Ma petite bonne va descendre faire le dîner, mes pensionnaires vont arriver et je dois m'occuper de maman.

— D'accord. Je m'en vais, déclare-t-il à contrecœur.

Il fait quelques pas dans le passage, s'arrête, se retourne et prend un ton plus insistant :

— Tu peux venir me voir au confessionnal dimanche prochain. Je serai dans le premier isolement, près de la statue de saint Joseph.

— Je vais voir à ça, répond Juliette.

— Je vais t'attendre, déclare Joseph.

Sur le seuil de la porte, il se retourne une dernière fois pour la saluer, les yeux remplis d'espoir, avant de descendre les marches et de se diriger d'un bon pas vers le presbytère tout près.